heur et de prospérité, ils le quitteraient moins volontiers et s'attacheraient avec plus d'ardeur à le cultiver et à le conserver.

Les populations agricoles subissent actuellement une crise comme en ont connu maintes fois les populations industrielles et les centres commerciaux. Les bas prix des produits de la ferme permettent difficilement aux cultivateurs de supporter les charges que leur donne une famille nombreuse à une époque où le luxe et le goût de la toilette ont pénétré dans les villages les plus reculés, de payer une main-d'œuvre plus chère parce qu'elle est plus rare, — les campagnards venant encombrer les villes — et de supporter en même temps des taxes qui vont sans cesse en augmentant. Le cultivateur dépense plus et gagne moins qu'autrefois, de là sa misère. Si les gouvernements peuvent quelque chose pour lui en abaissant les frais de transport par la création de routes, de chemins de fer et de canaux, en diminuant les droits de douane sur tout ou partie du matériel qui lui est nécessaire pour le travail de sa ferme et en lui créant des nouveaux débouchés pour ses produits, le cultivateur peut beaucoup aussi pour améliorer sa situation par lui-même. La crise dont il souffre n'est que passagère, il ne doit pas jeter le manche après la cognée; s'il équilibrerait mieux son budget et n'entreprendrait pas plus qu'il ne peut; s'il cultivait moins de terre et la cultivait mieux, il est probable qu'il en tirerait de meilleurs résultats, même aux prix actuels des principaux produits de la culture et de l'élevage. Et l'émigration ne prendrait pas les proportions qu'elle a prise en ces dernières années.

Mais voici maintenant qu'on n'attend plus que les cultivateurs quittent d'eux-mêmes leurs terres, ou vient les en solliciter. Il s'est établi, dans ces derniers temps, à Montréal, une compagnie italienne qui sous le nom de Ligure Brésilienne vient solliciter nos Canadiens d'émigrer vers le Brésil.

Elle transporte gratuitement les émigrants à destination et leur garantit du travail sur les plantations de café avec un salaire de \$200. Ce salaire est payable en or, c'est-à-dire que quelque soit le cours du change ils recevront l'équivalent de \$200. Le colon aura à son arrivée une maison d'habitation, des outils, des semences et la nourriture des premiers jours, le tout fourni gratuitement.

Nous comprenons que quelques-

uns de nos confrères de la presse se soient émus de cette situation et nous verrions nous-mêmes avec peine l'exode des nôtres vers d'autres lieux, nous qui combattons depuis longtemps contre le départ des nôtres vers les Etats-Unis.

Mais néanmoins le souci de la vérité veut que nous ne laissions pas sans y répondre un article publié par un journal du matin dans lequel l'ignorance du sujet dont il traite la dispute à la fausseté des allégations qu'il contient.

Prétendre que le Brésil est un pays malsain c'est vouloir jeter le discrédit sur toute l'étendue du Brésil, et cela par ignorance.

Il n'y a de malsain au Brésil que les provinces du Nord et le littoral. Or, c'est justement dans une des provinces centrales et au-delà du littoral, que les futurs colons sont appelés à se rendre.

Pour quiconque veut bien se donner la peine de jeter un coup d'œil sur la carte, il verra que du Nord au Sud s'étend une chaîne de montagne, la Serra do Mar, qui suit et borde le littoral. Une fois cette ligne franchie on se trouve dans l'intérieur sur les hauts plateaux. Sur ces hauteurs, à partir du 20e parallèle environ on peut dire que la chaleur y est modérée et en tous cas tempérée par les vents. Il n'y a pas comme ici, ces extrêmes de froid et de chaleur qui font que l'hiver nous gelons et que l'été nous grillons littéralement; au 24e parallèle, à 3000 pieds au dessus du niveau de la mer, il nous est cependant arrivé de voir de la glace.

En tous cas, nous n'avons pas vu, sous cette latitude, durant tout un été le thermomètre s'élever à plus de 100 ° Fahr. Or, à Montréal, tout le monde a connu 92 °, la différence n'est pas telle qu'on ne puisse y résister, vivre et même travailler; mais cette élévation de température est même exceptionnelle et ne se reproduit pas tous les ans, sous la latitude que nous indiquons.

Nous avons vu là non seulement des gens du midi de l'Europe, mais principalement des gens du Nord: des Allemands en grande partie et des Polonais; ce sont, croyons-nous les Allemands qui sont les plus nombreux parmi les colons des provinces du Parana, de Santa-Catharina et de Rio Grande do Sul.

On rencontre même plus au Nord, dans la province de Rio de Janeiro, où il fait plus chaud, des Russes, des Suédois et des Norvégiens qui y vivent très bien; ainsi à Petropolis, il y a toute une colonie polonaise qui y a prospéré.

La chaleur n'est donc pas insupportable, comme on l'a prétendu et ce n'est pas aller au cimetière que d'aller au Brésil.

La fièvre jaune n'existe que sur le littoral, dans les ports de mer, où les algues, les lichens, les varechs, les débris de la mer viennent se corrompre sur les sables à l'ardeur du soleil, mais elle est, à vrai dire, inconnue dans l'intérieur des terres. A vouloir forcer les ombres d'un tableau on n'obtient qu'une croûte et à vouloir déguiser la vérité on finit par dire des absurdités.

La fièvre jaune ne s'attaque pas plus aux étrangers qu'aux indigènes, cependant la vérité nous oblige à dire que le nouvel arrivant y est plus sujet que les gens déjà acclimatés. Mais ceci n'a rien à faire avec les colons qui séjournent dans l'intérieur des terres.

Prétendre encore qu'on ne parle au Brésil que le portugais est bien peu connaître son sujet. Tous les gens de profession et tous ceux qui ont quelque éducation parlent parfaitement le français et dans le commerce presque tous le parlent également, du moins dans les centres de quelque importance.

Voilà la vérité sous le rapport du climat et de la langue.

Pour nous, nous ne connaissons rien de plus beau que les immenses forêts, les cours d'eau innombrables et les montagnes escarpées du Brésil. Nulle part, croyons-nous, la flore et la faune ne présentent autant de beautés et de diversité, nulle part ailleurs le sol n'est aussi prodigieux que là-bas. Il produit selon les latitudes: le cacao, le poivre, le café, la canne à sucre, la vanille, le thé, le coton, la canelle, la manioc, le tabac et voire même le blé, l'avoine, l'orge et le seigle.

Mais est-ce à dire que tout cela vient sans peine et sans travail et qu'il suffit de se croiser les bras pour voir pousser et attendre la récolte? Non, là comme ailleurs il faut travailler et celui qui partirait au Brésil, pour y vivre dans l'oisiveté n'y ferait pas plus fortune qu'ailleurs.

Nous ne savons pas si la Ligure Brésilienne emmènera là-bas, beaucoup de colons, mais que ceux qui s'embarqueront soient sûrs qu'ils n'arriveront à rien sans effort, sans travail et sans lutte.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur la validité des pouvoirs de la Ligure Brésilienne, d'autres journaux ont étudié la question, il s'en est suivi une polémique qui ne semble pas encore terminée et que